

Prise de bec autour des vautours

Victime de rumeurs et d'une image déplorable, ce rapace est pourtant un «éboueur» très utile pour les tenants de l'équarrissage naturel. Reportage dans la Drôme auprès d'éleveurs et d'associations de protection.

Par **CORALIE SCHAUB**

Envoyée spéciale dans les Baronnies

Photos **ALEXA BRUNET. TRANSIT**

Cet après-midi d'octobre, Julien Traversier débarque au bout d'un éperon rocheux surplombant les gorges de l'Eygues, dans la Drôme provençale. Il est seul dans son 4x4, mais 180 paires d'yeux l'observent. Les yeux perçants de vautours, qui tournent lentement dans le ciel avant de fondre sur l'objet de leur convoitise. Julien est reparti mais a laissé quatre carcasses de brebis. Les vautours fauves se servent en premier. On les croirait sortis d'une BD de Lucky Luke, avec leur dos voûté, leur collerette de plumes duveteuses et leur long cou, qu'ils plongent dans les tissus mous du bétail. Viscères, muscles, foie et poumons sont engloutis en cinq minutes. Les rapaces repartent, le jabot bien plein, la tête rougie de sang. Suivent quelques vautours moines au plumage brun foncé, qui

s'attaquent aux parties plus coriaces, comme les cartilages ou les tendons. Aucun percnoptère, ce jour-là, pour picorer les restes de chair; ces vautours migrateurs sont déjà repartis en Afrique. Quant au gypaète barbu, dévoreur d'os, il ne daigne pas montrer sa tête orangée.

La curée a duré un gros quart d'heure. Seuls subsistent quatre squelettes et un peu de peau, abandonnés sur la «placette d'équarrissage collective», une dalle de deux mètres carrés entourée d'un grillage érigé à distance afin que les vautours, dont l'envergure frise parfois les trois mètres, puissent se poser et redécoller. Le site, validé par les services vétérinaires, reçoit la visite quasi quotidienne de Julien. «Plus de 90% des éleveurs de notre zone d'intervention utilisent les vautours pour se débarrasser des bêtes mortes», indique ce grand échalas de 32 ans. Salarié de l'association Vautours en Baronnies, il collecte chaque année quelque 1500 cadavres d'ovins ou de caprins morts de vieillesse, de maladie, à l'agnelage ou par accident, chez une centaine d'éleveurs de la Drôme et des Hautes-Alpes, dans un rayon de 20 kilomètres autour du village de Rémuzat. Puis les offre aux vautours, reconnus «équarrisseurs naturels» par un arrêté interministériel de 1998.

Brebis pendue avec une liane

Auxiliaires du pastoralisme depuis le néolithique, ces éboueurs de la nature sont des «culs-de-sac» pour les épidémies : leur appareil digestif éradique la plupart des parasites et microbes présents dans les charognes et susceptibles de contaminer les troupeaux ou les eaux. Mais avec leur quasi-disparition en France au début du XX^e siècle, après des campagnes d'extermination, camions et usines d'équarrissage avaient pris le relais. Aujourd'hui qu'ils sont revenus au sud du Massif central



«J'ai visité l'usine où sont acheminés les cadavres, raconte Christian Tessier, l'autre salarié de Vautours en Baronnie. Ils passent dans une broyeuse puis dans une sorte de grosse cocotte. Il en ressort de l'huile utilisée comme carburant, des farines servant d'engrais ou de combustibles aux cimenteries, et de l'eau, traitée dans une station d'épuration équivalente à celle d'une ville de 70 000 habitants.» Une logique à mille lieues de la future placette des Segretain. Une fois celle-ci construite et adoubee par les services vétérinaires et un arrêté préfectoral, a priori avant la fin de l'année, leur CVO de 150 euros sera minorée de 60%. Façon d'encourager la démarche, aussi écologique

qu'économique.

«Chaque semaine, un vautour fait économiser 2,7 litres de fuel», avance Pascal Orabi, qui coordonne les programmes de conservation des grands rapaces en France pour la Ligue de protection

des oiseaux (LPO). Il a calculé que 900 couples de vautours fauves permettent une économie de plus de 440 000 euros par an. «Il y a désormais 1 500 couples en France et je n'ai compté ni les jeunes ni les trois autres espèces. On peut donc estimer les économies totales à un million d'euros. Sans considérer l'usure des camions et des routes», ajoute-t-il. Appréciés des touristes, les vautours rapporteraient une dizaine de millions d'euros par an. Rien qu'à Rémuzat, quinze à vingt mille personnes se pressent chaque année au sommet du Rocher du Caire pour les voir voler.

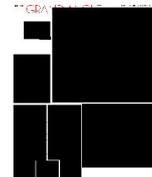
Las, à mesure que ces rapaces reviennent sur le territoire national, peurs et fantasmes se multiplient. Les vautours sont accusés de se comporter en prédateurs, de s'attaquer au bétail vivant et sain. L'été dernier, la préfète de l'Ariège a dit s'inquiéter pour la sécurité des enfants et a autorisé des «tirs d'effarouchement» sur l'espèce protégée. «C'est délirant, les vautours sont incapables de tuer, leur anatomie ne le permet pas», répond Pascal Orabi. «Les expertises et enquêtes commandées par les pouvoirs publics confirment que dans les rares cas où ils sont intervenus avant la mort, cela concernait du bétail affaibli, déjà condamné.»

La polémique fait rage dans les Pyrénées. Le scientifique de la LPO y voit un lien avec un type d'élevage particulier pratiqué dans la région, notamment des bovins : «Là-bas, les vautours sont moins connus. Surtout, les troupeaux y sont souvent énormes. Les garder en

Broyeuse et cocotte

Cette CVO fait rire Bernadette et Antoine Segretain, qui élèvent 300 brebis de race Préalpes du Sud et 140 alpagas sur la commune de Montclus (Hautes-Alpes), toute proche à vol de vautour. «Un sommet du jargon administratif», s'amuse Antoine. Un personnage, Antoine, avec sa tignasse bouclée et sa gouaille de titi parisien (comme Dominique, il est natif de la capitale). Au printemps, avec Bernadette, il a sollicité Vautours en Baronnie pour installer une placette d'équarrissage individuelle au sein même de leur exploitation.

Contrairement à la ferme des Gueytte, trop proche des habitations, celle des Segretain s'y prête. Il en existe déjà plus de deux cents dans une quinzaine de départements, qui remplacent peu à peu les placettes collectives. «Il est légitime qu'on assure notre boulot d'éleveur jusqu'au bout, de la naissance à la mort», explique Antoine. «L'équarrissage industriel fonctionne assez bien, un gros camion de la société Atemax vient chercher les bêtes.



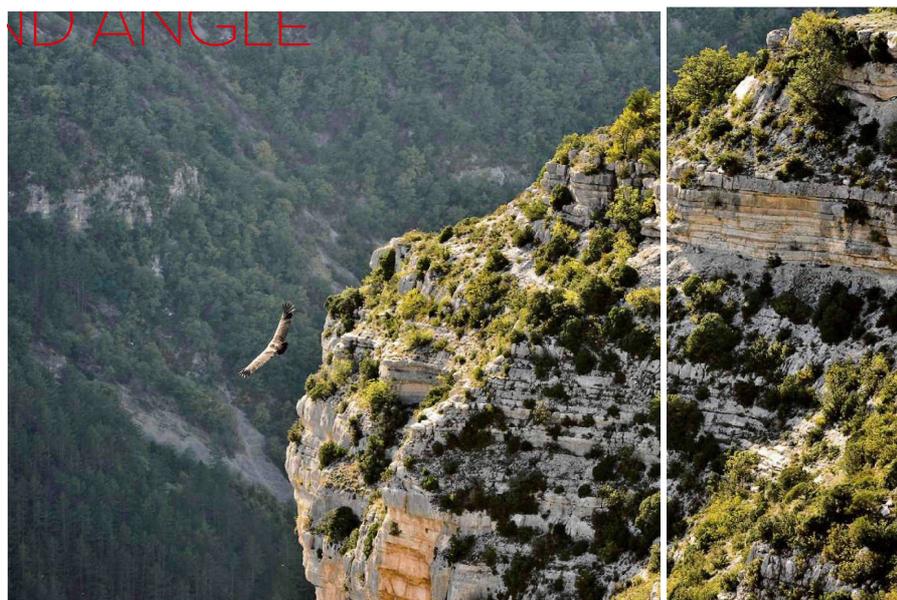
étable coûte cher en nourriture et en frais vétérinaires. Pour faire des économies, nombre d'éleveurs laissent leurs animaux seuls en estive quasiment toute l'année, augmentant le risque d'accidents. Ils préfèrent aussi souvent les races plus productives mais moins adaptées au vèlage en altitude que les montagnardes. Une blonde d'Aquitaine devrait vèler avant de monter en estive. Si elle le fait seule, là-haut, et que cela se passe mal, alors oui, les vautours peuvent anticiper la mort.»

Instrumentalisation des rapaces

D'où viennent donc ces accusations, si elles ne sont pas fondées? «En 2007, le préfet des Pyrénées-Atlantiques a laissé entendre que les éleveurs pourraient prétendre à des indemnités en cas de dégâts liés aux vautours, comme cela se passe déjà pour le loup. Le lobby agricole s'est engouffré dans la brèche, mais cela ne fait que traduire les difficultés économiques du secteur.» Face à cette «instrumentalisation» de rapaces emblématiques de la nature sauvage, l'Etat tient bon. Pour l'instant. Mais la polémique fait tache d'huile. Et arrive jusque dans les Baronnies. La présence du loup sur le même territoire que les vautours favorise les amalgames. «Oui, il y a des craintes», confirme Dominique Gueyette. «Certains de mes collègues soutiennent que les vautours sont si nombreux qu'ils effraient les troupeaux, ce qui pourrait les conduire à chuter des falaises.

Je n'ai jamais constaté cela. Ni vu un vautour s'attaquer à une bête vivante. Je leur explique qu'on a tout à gagner de la cohabitation avec eux. Je ne dirais pas ça du loup.»

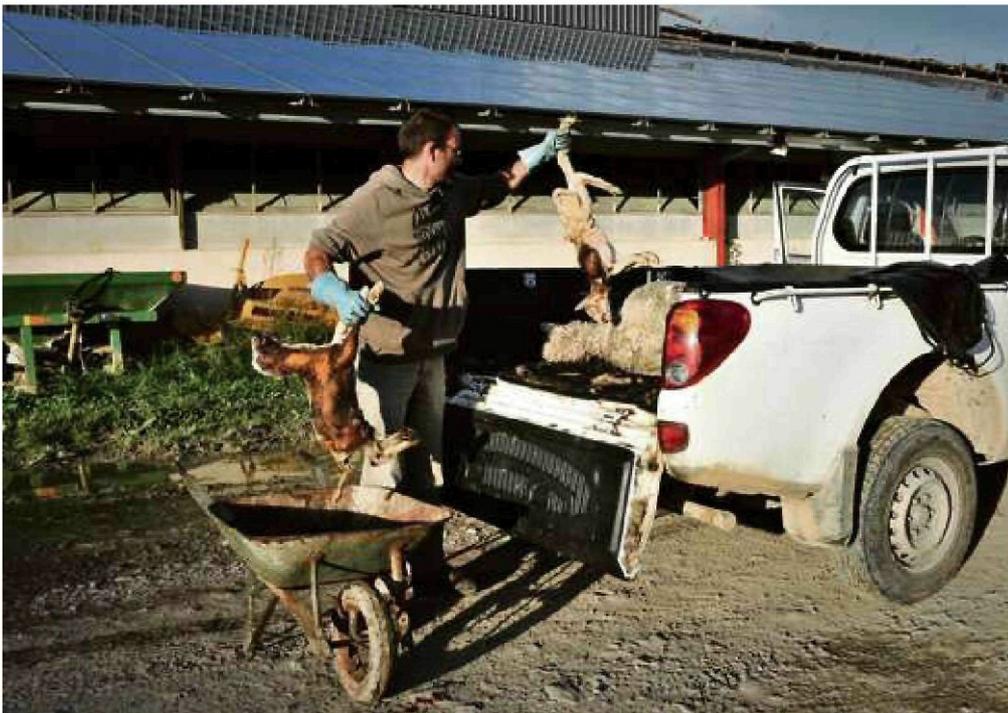
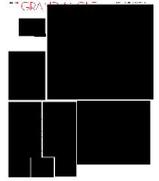
Les Segretain constatent aussi la propagation des rumeurs antivautours, «largement relayées par la presse et les syndicats agricoles». «Mais les brebis ont plus peur des hélicos de l'armée qui s'entraînent à basse altitude», sourit Antoine. Julien Traversier, lui, redoute que la situation dégénère. «On n'a encore jamais retrouvé ici de vautours tués par balle ou empoisonnés. Mais en Maurienne, l'an dernier, un éleveur énervé par les attaques de loups a gavé une brebis de poison et les vautours en ont pâti.» Partout dans le monde, ces nécrophages sont menacés d'extinction, victimes d'empoisonnements souvent collatéraux. Avec l'Espagne, la France est un des seuls pays européens à avoir restauré ses populations de vautours. Qui restent néanmoins très fragiles. Réagissant à une manifestation «contre les grands prédateurs», organisée en juin à Foix (Ariège) et faisant l'amalgame entre l'ours, le loup et le vautour, le chroniqueur et conteur ariégeois Olivier de Robert a établi la liste «des véritables prédateurs». Le sketch cite «l'Etat qui se désengage et fait fermer les postes et gendarmeries de village» et «les banquiers qui étranglent les paysans avec des intérêts indécentes sur les prix agricoles». Sa voiture a été incendiée. Enfin, celle d'un voisin. Erreur de cible. ◆



A gauche: Un vautour fauve au Rocher du Caire, près de Rémuzat.

En haut à droite: Françoise et Dominique Gueyette (dans l'enclos) avec Pascal Orabi et Julien Traversier, le 15 octobre à Rosans.

En bas à droite: Julien Traversier récupère une brebis accidentée et deux agneaux.



«Les vautours sont incapables de tuer. Les expertises confirment que dans les rares cas où ils agissent avant la mort, cela concerne du bétail affaibli, déjà condamné.»

Pascal Orabi scientifique de la LPO